

LE MYSTÉRIEUX LOCATAIRE

(The Mysterious Lodger)

I.

Aux environs de 1822, j'habitais une vieille maison confortable et spacieuse dont je ne dois pas préciser la localisation pour raconter cette histoire. Qu'il me suffise d'écrire qu'elle n'était guère éloignée d'Old Bromston, dans le voisinage immédiat ou, mieux, dans la continuité immédiate de la très célèbre cité de Londres.

Bien que cette maison, je le répète, fût spacieuse et confortable, elle n'était certainement pas belle, avec ses briques rouge sombre et ses petites fenêtres aux épais châssis blancs. Un porche surmonté par un balcon aux balustrades lourdes, à moitié rongées, plongeait la porte d'entrée dans une éternelle obscurité – il ne s'agissait pas d'une de vos constructions ridicules de fragilité, mais d'une solide construction de briques sombres, les mêmes que l'on avait employées pour les bâtiments principaux. La maison elle-même se dressait au milieu d'un enclos muré qui, peut-être depuis l'année de son érection, avait servi à la culture d'arbrisseaux et de fleurs sauvages. Certains arbustes avaient même presque crû jusqu'à la dignité d'arbres, et deux petits ifs frémissaient de part et d'autre du porche, comme des gnomes sombres et hostiles qui

protégeraient l'entrée d'un château enchanté. Non que mon domicile, de quelque manière que ce fût, méritât la comparaison, car il n'avait jamais eu la réputation d'être hanté et, de toute façon, si jamais il accueillit quelques fantômes, ils ont disparu des souvenirs. De fait, je ne connaissais pas l'histoire de ma maison : elle peut avoir abrité des complots, des cabales, des malhonnêtetés, des suicides sanglants, des meurtres sadiques. Son grand âge devrait même la rendre familière de l'iniquité. Une petite plaque de pierre, sous la balustrade et au-dessus de l'arche du porche dont j'ai parlé porte une date, 1672, et des armoiries à moitié effacées que j'aurais sans doute pu déchiffrer si j'avais un jour pris la peine de me munir d'une échelle – mais j'ai toujours remis l'entreprise au lendemain. Tout ce que je puis préciser sur cette demeure, c'est que les années lui avaient infligé bon nombre d'outrages et qu'elle présentait, par conséquent, une allure sombre et inconfortable, qu'elle comportait un grand nombre de pièces et de cabinets et, surtout, le principal pour moi, que je pus l'acquérir pour une bouchée de pain.

Son individualité m'attira. Je me pris à l'aimer pour elle-même et pour tout ce qui s'associait à elle, jusqu'au moment où d'autres associations, ignobles, celles-là, effritèrent puis anéantirent son charme. Eu égard aux chères personnes qui l'habitaient, je lui pardonnai sans peine ses briques rouges et tristes, ses fenêtres blanches et étroites ; son grand âge compensait sa laideur, et ses sombres plantes vertes, ses pots de fleurs en pierre habillée de mousse s'oubliaient à la vue des mille coloris des milliers de fleurs joyeuses qui poussaient parmi eux ou se balançaient au-dessus du gazon.

C'est à l'intérieur de cette vieille demeure austère que je cachais mes trésors. J'avais une délicieuse petite fille de neuf ans ainsi qu'un autre enfant, tout aussi adorable, un garçon de quatre ans à peine et, plus chère encore, plus indescriptiblement chère, une épouse, la plus belle, la plus enjouée, la meilleure femme de Londres. Lorsque je vous aurai révélé que nos revenus atteignaient à peine trois cent quatre-vingts livres

par an, vous comprendrez sans peine que notre train de vie ne pouvait rien présenter de princier. Je vous assure pourtant que nous vivions mieux que bien des lords et, surtout, bien plus heureux, je pourrais en jurer, que tous les pairs réunis.

Ce bonheur, pourtant, n'était pas tout à fait idéal. Le lecteur me comprendra d'emblée et m'épargnera bien des circonlocutions morales quand il apprendra, tout crûment, tout froidement, qu'en dépit de ma vie confortable et bénie, j'étais athée.

Je ne veux pas dire que je n'avais pas reçu d'éducation religieuse, bien au contraire. Depuis ma plus tendre enfance, mes parents n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour m'élever dans la foi. Mon père, un excellent clergyman de campagne, avait travaillé dur pour essayer de me rendre aussi bon que lui et avait au moins réussi, en fin de compte, à me donner des habitudes religieuses. Il mourut malheureusement quand j'avais douze ans à peine, et le destin m'avait privé depuis longtemps des tendres attentions d'une mère. Ce fut l'orphelinat, suivi par quelques années de collège au cours desquelles, personne ne semblant manifester quelque intérêt à développer les germes de croyance que mon père avait semés dans mon âme et qui devaient me permettre de « mourir dans la peau d'un brave homme », je fus livré à moi-même et à mes goûts – lesquels, je dois le reconnaître, n'étaient pas idéaux.

Parmi ces goûts spéciaux, faisons entrer l'étude de Voltaire, de Tom Paine, de Hume, de Shelley et de toute cette école d'athées, poètes ou prosateurs. Cette quête de la vérité et la véhémence blasphématoire avec laquelle je m'y livrais pouvaient, bien entendu, sembler réactionnaires, du moins en partie. Une austérité et une précision quelque peu malavisées avaient indissolublement associé en moi, dès mon enfance, les idées d'entraves et de ténèbres avec la notion de religion. Je nourrissais donc pour celle-ci une rancune tenace de sorte que, quand je devins responsable de mon propre sort (très tôt), j'entrepris de lui faire payer, à ma manière, les vieilles cicatrices que je lui devais. J'ajouterai que j'étais un personnage assez imbu de lui-même, comme tous les jeunes athées que le destin

me fit connaître par la suite. Un vernis de littérature, sans réelle connaissance, et un puissant échantillonnage de lieux communs superficiels pris à l'école que j'avais suivie constituaient mon bagage intellectuel. Comme tous mes camarades en philosophie, j'étais très orgueilleux de mon athéisme et m'imaginais, dans mon ignorance lamentable, planer à une hauteur vertigineuse, par-dessus les rates de presbytère et les troupes de lecteurs bibliques que je traitais avec un dédain teinté de bonasserie – à mon avis bien trop indulgent.

Ma femme, une excellente créature sincèrement pieuse, m'avait épousé avec la ferme conviction que ma légèreté n'était qu'apparente et qu'elle disparaîtrait grâce à l'influence qu'elle espérait exercer sur mon esprit. Pauvre créature ! Elle se trompait elle-même ! Je lui permis, bien entendu, d'agir comme elle l'entendait mais, pour ma part, je poussai mon athéisme jusqu'aux dernières limites de la superstition. J'en fis étalage. J'aurais préféré affronter un enfer qu'une église un dimanche et, même si je ne défendais pas à ma femme d'inculquer ses principes à nos enfants, moi, de mon côté, je ne perdais pas une occasion de déverser mes préceptes dans leur sensibilité. Par ces méthodes, j'espérais semer la graine de ce scepticisme impartial où je me complaisais, alors que ma bonne et chère épouse cherchait à enfoncer quelques-unes de ses aimables « superstitions » dans leurs esprits enfantins. Si j'avais pu, dans ce domaine, imposer ma volonté absurde et impie, mes enfants n'auraient reçu aucune éducation religieuse et auraient eu l'entière liberté de choisir eux-mêmes leurs croyances parmi tous les systèmes existants (l'athéisme compris), selon ce que le hasard, l'imagination ou l'intérêt auraient pu leur souffler d'accepter.

Il est impensable de supposer que pareil état de choses n'ait pas particulièrement affecté ma femme, mais nous nous aimions tellement, et notre humble existence nous apportait tant de joies que nous étions heureux autant qu'un couple pût l'être sans la sainte influence d'une harmonie religieuse.

Mais cette petite prospérité qui, longtemps, avait réjoui ma chère maisonnée ne devait pas durer éternellement. Il était écrit que je connaîtrais l'amère réalité décrite dans ces proverbes qui agrémentent la vie d'un homme – en particulier, celui qui décrète que « les conseillers ne sont pas les payeurs ».

À cause d'un maudit « bon ami qui me voulait du bien », je me trouvai redevable d'une somme de plus de deux cents livres (je n'étais certes pas le premier à subir pareil revers). J'eus connaissance de cette délicieuse situation par une lettre d'un attorney qui me suggérait, pour éviter toutes sortes de mesures désagréables, de payer l'intégralité de la somme dans les huit jours suivant réception de l'aimable épître. Si l'on m'avait demandé, dans le même délai, de présenter le diamant Pitt ou des titres sur les biens de Buckingham, je ne crois pas que j'eusse connu plus de difficultés.

Comme je ne désire pas lasser mon lecteur avec mes petits tracasseries (encore qu'à l'époque, il se fût agi de sérieux ennuis), je lui préciserai seulement que la générosité d'un véritable ami m'arracha aux griffes de la procédure légale grâce à un prêt substantiel – que j'étais, bien entendu, condamné à lui rembourser dans un délai de deux années. Pour me permettre d'honorer cet important engagement, ma femme et moi, après de longues conversations, décidâmes d'en arriver à une extrémité lamentable dont les conséquences désastreuses forment le sujet de ces pages.

Nous résolûmes de placer une annonce pour trouver un locataire, avec ou sans pension, de sorte qu'en nous imposant, pendant une année seulement, les restrictions que nous nous étions proposées et en supportant l'intrusion d'une présence étrangère dans notre vie quotidienne, nous avions calculé que nous pourrions liquider notre dette avant le terme échu.

Sans perdre de temps, nous rédigeâmes donc une offre dans le style le plus attirant qui fût, en rapport, pourtant, avec ce laconisme économique que le prix d'une insertion

dans les colonnes du *Times* impose à la rhétorique des passeurs d'annonces.

La chance ne nous sourit pas d'emblée car, bien que nous eussions réédité notre annonce à trois reprises, dans les deux semaines qui suivirent, nous ne reçûmes que deux réponses. La première émanait d'un clergyman en pitoyable santé, de grand mérite et d'une piété zélée, que nous connaissions de réputation depuis longue date et que Dieu, entre-temps, a ramené à Lui. Mon excellente épouse aurait, bien entendu, désiré accueillir ce locataire (lequel, pourtant, offrait beaucoup moins que ce que nous avions espéré), et il est certain qu'elle nourrissait l'espoir de voir ses talents et son zèle exercer une influence bénéfique sur mon âme rebelle et incrédule. De mon côté, j'avoue que l'aspect dévot du personnage me déplaisait. Je ne voulais à aucun prix que des dogmes mythiques (c'est ainsi que j'appelais nos doctrines religieuses) encombrassent l'esprit de mes enfants et, instinctivement, je pris mes distances d'avec ce personnage. Je déclinai donc son offre – je me suis souvent répété, depuis lors, que je l'avais déclinée moins poliment que je ne l'aurais dû. La deuxième réponse, si j'ose encore employer ce mot, était si inacceptable que nous n'eûmes pas une seconde l'idée de nous y arrêter.

Je commençais à me sentir de plus en plus mal à l'aise. Notre petit projet, loin de nous rapporter les gains escomptés, m'avait au contraire coûté quelque argent : outre les frais de l'annonce elle-même, déjà évoqués plus haut, nous avions consenti, pour préparer la chambre du locataire espéré, à quelques petites dépenses que nous n'aurions jamais envisagées dans des circonstances ordinaires. Les choses en étaient là lorsqu'un événement fortuit vint à point nommé raviver mes espoirs agonisants.

Comme nous ne nous encombrions pas de trop de domestiques, nos deux enfants furent très tôt habitués à une certaine indépendance et, à l'époque, ma petite fille, neuf ans, se trouvait

fréquemment livrée à elle-même avec, pour toute compagnie, son bon sens la laissant seule juge, une bande de fillettes dont elle avait l'habitude de partager les jeux. Une belle soirée d'été, elle était sortie pour s'amuser avec ses jeunes compagnes, comme d'habitude, et ne rentra pas à l'heure habituelle. Pourtant, dès qu'elle arriva, hors d'haleine, nous comprîmes que quelque événement l'avait surexcitée.

– Oh ! papa !, cria-t-elle. J'ai rencontré un vieux monsieur bien gentil. Il m'a dit de te dire qu'un de ses amis cherchait une chambre dans un endroit tranquille, que notre maison conviendrait parfaitement, croit-il, et bien des choses encore. Et puis, regarde : il m'a donné ceci !

Elle ouvrit la main et me montra un souverain d'or.

– Hé bien ! Voilà qui me semble prometteur, déclarai-je à ma femme avec qui j'échangeai un regard joyeux.

– Parle-moi de ce monsieur, ma chérie, s'enquit ma femme. Était-il bien habillé ? À quoi ressemblait-il ?

– Il ne ressemblait à personne que je connais, mais ses vêtements étaient tout neufs et fort jolis. De plus, c'était un des hommes les plus gros que j'aie jamais vus, et je suis certaine qu'il est malade car il est très pâle et marche avec une béquille.

– C'est bien étrange, fit remarquer ma femme, encore qu'en vérité je ne trouvasse rien de bien extraordinaire à cette description.

J'encourageai ma fille à poursuivre.

– Hé bien, papa, il porte un immense gilet jaune – je n'en ai jamais vu de pareil. Il était assis ou était appuyé, je ne sais pas, sur un banc de l'allée. Je suppose qu'il voulait un peu se reposer parce qu'il semble fort faible, le pauvre monsieur.

– Et comment en es-tu venue à lui parler ?, demanda ma femme.

– Nous sommes toutes passées devant lui sans le voir, d'abord, mais je suppose qu'il a entendu qu'on m'appelait par mon prénom, parce qu'il m'a dit : « *Fanny... petite Fanny... c'est votre nom, n'est-ce pas ? Venez, mon enfant, car j'ai quelques questions à vous poser.* »

– Et tu t’es approchée de lui, alors ?

– Mais oui. Il m’a fait signe, et je suis allée près de lui. Pas trop près, car j’avais d’abord très peur.

– Peur, mais pourquoi donc, ma chérie ? demandai-je.

– J’avais peur parce qu’il paraissait très vieux, très effrayant. On aurait dit qu’il voulait me faire du mal.

– Qu’est-ce qu’il avait de si effrayant ?

Elle se tut pour réfléchir quelques secondes, puis :

– Il avait un visage très grand et très pâle et il regardait toujours en l’air. Il paraissait fâché, aurais-je presque dit, mais c’était peut-être parce qu’il avait mal. Parfois, une moitié de son visage se mettait à trembler et à remuer pendant quelques secondes, puis tout redevenait normal. Et pendant tout le temps qu’il m’a parlé, il ne m’a jamais une seule fois regardée en face, mais il a toujours tourné ses regards et son visage dans d’autres directions. Sa voix était pourtant très douce, il m’appelait sa petite Fanny et il m’a donné cette pièce pour m’acheter des jouets. Après un certain temps, j’avais moins peur, et c’est quand je me suis sentie plus rassurée qu’il m’a demandé de te transmettre un long message, papa. Il a même ajouté qu’il me battrait si j’oubliais mais je crois qu’il le disait pour rire. Je n’ai pas eu peur, en tout cas.

– Et ce message ?, interrogeai-je en caressant ses jolis cheveux.

– Attends, laisse-moi me le rappeler tout à fait. Il me l’a répété deux fois. Il m’a d’abord demandé si nous avions une bonne chambre libre en haut de la maison. Il y en a bien entendu une, et je le lui ai dit. C’est exactement la sorte de chambre qu’il a décrite. Il a alors ajouté qu’un de ses amis payerait deux cents livres par an pour loger et manger ici, et il a fini par me demander de te demander si tu étais d’accord et de lui apporter une réponse lorsqu’il me rencontrerait de nouveau.

– Deux cents livres !, s’exclama mon épouse. Mais c’est presque deux fois ce que nous espérons !

– Aurait-il précisé que son ami est malade ou vieux ou qu'il amènerait des domestiques dont nous aurions aussi à nous occuper ?

– Oh ! non ! Il m'a dit que son ami était tout à fait capable de prendre soin de sa personne, qu'il avait quelque chose, je crois qu'il a dit un asthme, mais rien d'autre, et qu'il ne nous dérangerait pas et que si un ami venait lui rendre visite, il le recevrait dans le jardin et pas dans la maison.

– Dans le jardin !, répétais-je en commençant à rire malgré moi.

– Mais oui, c'est ce qu'il m'a dit. Et il a ajouté qu'il paierait cent livres dès son arrivée ici, l'autre centaine dans six mois et ainsi de suite.

– La moitié du loyer d'avance ? De mieux en mieux !

– Et il m'a aussi dit de dire que, si tu voulais savoir quelque chose de son caractère... disons qu'il est aussi aimable que le propriétaire de la maison.

Il riait un peu en disant cela.

– Hé bien, s'il paie cent livres d'avance, murmurai-je en me tournant vers ma femme, nous possédons une garantie suffisante. S'il vient ici pour nous voler, toute la vaisselle et tous les bijoux que nous pourrions rassembler dans cette maison n'atteignent pas la moitié de cette somme. Je ne vois donc aucune raison de refuser cette offre, si elle est sérieuse. Et toi, ma chérie ?

– Bien au contraire ! Cette situation est inespérée, *providentielle*.

– Providentielle, ma chère petite dévote !, répétais-je non sans un sourire. Hé bien, qu'il en soit ainsi – encore que je préfère l'appeler *inespérée* et non *providentielle*. Mais peut-être es-tu plus heureuse dans ta foi que moi, dans ma philosophie. Toi, tu es *reconnaissante*, alors que moi, je suis simplement *heureux*. Tu reçois la nouvelle comme une preuve de la tendresse et de la bonté de Dieu, moi, comme un vulgaire hasard. Les illusions sont parfois plus gratifiantes que la vérité.

Toutefois, en prononçant cette dernière phrase, je crus bon de dissiper, par un baiser, les nuages de tristesse qui avaient commencé à assombrir son visage.

– Papa, il m’a bien demandé de lui rapporter une réponse quand nous nous reverrions. Que dois-je lui dire quand il m’interrogera ?

– Que nous acceptons sa proposition, ma chérie, ou plutôt... attends, repris-je en m’adressant à ma femme. Ne serait-il pas prudent de mettre par écrit ce que Fanny vient de nous dire et d’accepter l’offre ainsi faite ? Nous éviterions de la sorte quelque malentendu, car qui sait si Fanny a tout parfaitement compris ?

Ma femme accepta, et je rédigeai quelques lignes établissant que j’étais disposé à accueillir un locataire selon les termes rapportés par ma fille. Ces termes, je les couchai par écrit pour que nul malentendu ne pût naître en raison du caractère vague de ce que les hommes de lois appellent un accord oral. Cet important papier, je le confiai à ma fille, avec pour mission de le remettre à ce monsieur au gilet jaune, si elle avait encore la chance de le rencontrer. Toutes ces précautions prises, j’attendis l’issue de cette affaire avec toute la patience dont je pus faire montre. Ma femme et moi ne cessions d’en parler, et la pauvre se tuait presque à ranger ou à déranger les meubles et les objets dans la chambre qu’allait occuper notre mystérieux locataire. Les jours passèrent, des jours d’espérance toujours décevants, anxieux, pénibles.

Nous commençons à nous décourager à nouveau quand, un matin, notre petite Fanny fit irruption dans la salle à manger, au comble de l’énervement : elle avait revu le monsieur au gilet jaune, presque au même endroit où elle l’avait rencontré voici quelques jours. Il avait lu mon billet et m’informait, par le biais de Fanny, que son ami, *Mr Smith*, prendrait possession, ce soir même et selon les termes écrits dans ma lettre, de la chambre que je proposais.